

# Maître Teguaia et le bestiaire journalistique

Selon ce que viennent de rapporter les journaux M<sup>e</sup> Teguaia ne semble guère apprécier certaines métaphores de plumitifs. Il leur trouverait trop de connotations insultantes eu égard au caractère auguste de ceux et celles à qui elles seraient destinées.

Sous le couvert d'une mise en garde strictement sémantique, ce magistrat, blanchi sous le harnais de la jurisprudence, en vient à donner son interprétation de ces sobriquets animaliers qu'affectionnent nos confrères. Ainsi, estime-t-il, le recours au qualificatif de «lièvre» comme une atteinte à la dignité politique, ignorant sans doute que la signification qu'il suggère, voire son usage ont été anoblis, d'une certaine manière, par les forçats du sport afin d'illustrer la quête de la plus haute performance. Ce surpassement de l'humainement possible qui recourt à des «lanceurs» de course.

Voilà donc un malentendu imputable sûrement à l'inculture sportive et qui risque de tourner au procès d'intention. Certes dans le sport, le caractère déloyal de cette pratique n'est pas ignoré, et pour ce faire, celle-ci est exclue des confrontations à médaille et seulement admise dans les meetings où l'ob-

jectif du spectacle est de battre les records. Or, ce qui se passe dans notre terrain politique n'est-il pas un meeting obéissant aux mêmes critères ? Et dans ce domaine, comparaison rime parfaitement avec raison jusqu'à donner franchise aux journalistes de recourir à ce genre de parallèle.

Qu'il pense le contraire et le fait dire à travers des communiqués officiels ne donne pas de la pertinence à ses remarques. Au pire, elles annoncent des sanctions dès l'instant où elles sont énoncées sous la forme d'ultimatum. Car pour lui la presse n'a qu'à bien se tenir. C'est-à-dire retenir à la fois ses mots et censurer les tournures imagées de son écriture !

Pauvre bête que ce lièvre dont le nom est devenu synonyme d'insulte toutes les fois où il est accolé à une compétition éminemment politicarde et dont on s'efforce de grimer les contours afin de prétendre à la loyauté. Une tartuferie de plus ou plutôt de trop, quand, même ceux qui en sont affublés, admettent à mots couverts qu'ils sont destinés à ces rôles et n'existent que pour cette besogne.

Aussi il n'y a rien d'autre à faire que de réfuter cette police des mœurs journalis-

tiques au nom de la réalité de nos mœurs dont l'opinion est témoin. Ne faut-il pas commencer justement par rappeler à cet ex-garde des Sceaux que la référence dont il est question est bien antérieure à l'actuel scrutin ? Ses prédécesseurs, dans la fonction qu'il occupe présentement, s'en accommodèrent sans problème et ne relevèrent aucune péjoration surchargeant le vocable, contrairement à ce que suggère sa récente exégèse. Maîtres Bedjaoui et Bouchair, eux, laissèrent écrire et à aucun moment ne leur vint l'idée d'interpeller la presse. Aussi bien sur le contenu que sur la forme de l'expression. Peut-être possédaient-ils un peu plus le sens de l'humour pour ne pas tomber dans le travers de la stupide muselière. Juristes patentés autant que l'est d'ailleurs M<sup>e</sup> Teguaia, ils ne se firent guère d'illusion sur ces illusoire missions ponctuelles. A peine s'étaient-ils contents d'accomplir des actes de notaire, enregistrant les doléances des candidats sans jamais interférer dans la manière dont s'écrivaient les comptes-rendus de presse.

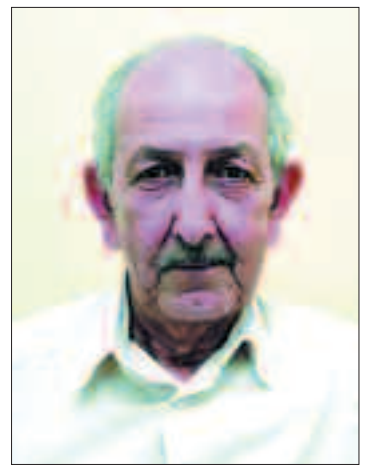
Mais alors quelle explication peut-on avancer à cette incursion dans le travail des journalistes quand, par le passé, l'on s'était habilement interdit de le faire et que le vocable «lièvre» fleurrissait déjà dans les commentaires ?

La première qui vient à l'esprit serait en rapport direct avec la médiocrité d'une campagne dont le vainqueur attiré risque de ne pas sortir grandi. D'une

double légitimation subtilement bien ficelée à une troisième intempestive, les dégâts s'amoncellent. Frappée du sceau de lassitude populaire, elle pêche déjà par l'insigne indigence des pseudo-contradictaires et de la défection croissante des auditoires. L'électeur, ou bien son fantôme, est désormais dans une paradoxale posture : celle de ne pas voter en conscience mais de s'exécuter devant les urnes par instinct grégaire afin d'exorciser la peur bureaucratique. Il s'en préserve en allant le jour «J» quémander le sésame de la citoyenneté votante tout en sachant qu'il est un sujet sans voix.

Or, quand bien même l'équation de la participation serait définitivement résolue par la magie du conditionnement, il restera en suspens la question de la bonne légitimité qu'aucun raz-de-marée plébiscitaire ne saurait accorder. Étroitement tributaire de la qualité de l'adversité, une véritable élection ne peut se passer d'un minimum d'incertitude pour la rendre glorieuse et sans appel.

Est-ce le cas de cette morne campagne où les profils sont à ce point contrastés que la joute tourne déjà à la farce ? Dans le cercle du pouvoir, la crainte que tout cela finisse dans d'inaudibles tribunes, là où l'un s'amuse solitairement quand les autres sont à la peine pour se hisser à son niveau, lui donne précisément matière à griefs contre la littérature journalistique. Celle-ci serait à l'origine du rabaissement de la dignité des candidats auprès des lecteurs-



Par Boubakeur Hamidechi  
hamidechiboubakeur@yahoo.fr

électeurs par le recours à l'iconographie animalière.

Ainsi le lièvre, élevé au rang de personnage dans tous les traités des fabulistes (de Bidpay à Jean de la Fontaine en passant par Ibn-El-Moqqaffaâ), est-il frappé d'ignominie sous les injonctions d'un juge en service commandé.

Sympathique bête incarnant à la fois la vélocité et l'insouciance, elle est interdite de citation et de comparaison en ces temps gravissimes où nous sommes appelés à désigner le prince. Une dérisoire censure qui n'affecte en rien ce qu'il représente dans la fable animalière sinon qu'elle permet de mettre à l'abri des lazzis la faune des faire-valoir.

Car voyez-vous M<sup>e</sup> Teguaia, les lièvres de toutes les fables sont innocents de la mauvaise notoriété qui leur est faite à l'exception de ceux qui peuplent notre bestiaire politique.

B. H.

## NAISSANCE

Notre confrère et ami Kamel Ghimouze, chef de bureau du *Soir d'Algérie* à Constantine, vient d'agrandir sa tribu. Depuis dimanche 22 mars 2009, il est l'heureux papa d'une nouvelle reine venue tenir compagnie à son frère Abel

Katia-Lyna

En cette heureuse circonstance, Boubakeur Hamidechi, Mustapha Yalaoui, amis et collègues lui présentent leurs sincères félicitations et souhaitent un prompt rétablissement à la maman.

## POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr  
laalamhakim@hotmail.com  
hlaalam@gmail.com



## Solidarité avec mes frères mutants !

Cambriolage d'une bijouterie par deux filles en hidjab, à Khemis-El-Khechna. Malgré le quadrillage de la ville par la police, les filles avaient déjà levé les...

...voiles !

Le phénomène est observé tous les cinq ans par les plus grands scientifiques. Ces lumières convergent toutes vers l'Algérie au même moment pour y constater la même chose, à chaque fois. Pendant la campagne électorale pour la présidentielle, les meetings sont désertés, vides de monde. Les candidats aux grandes oreilles (je respecte la directive Teguaia) sont souvent obligés de parler devant des auditoires clairsemés. Parfois, ils sont contraints d'annuler carrément leurs rassemblements, car ne rassemblant même pas un présent. Ce phénomène, jusque-là pas très extraordinaire, dure le temps de la campagne. C'est ensuite, le jour de l'élection que les instruments d'observation et de mesure des scientifiques s'emballent. Sans que l'on sache vraiment pourquoi, comment, aâlach, kifkif, komencasé, la foule sort à gros bouillons, en flots ininterrompus et investit avec furia les centres de vol... de vote. Une marée plus ou moins humaine. Un truc de fous. J'ai eu l'occasion, lors de précédents scrutins présidentiels, de discuter de tout cela avec deux ou trois scientifiques, à leur hôtel. Encore sous le double choc, celui de cette réapparition soudaine d'un peuple de votants invisible à la veille du scrutin, et celui provoqué par la prestation toujours aussi flamboyante de Nounou la Gaffe, plus connu sous le sobriquet de «Souk El-Djemaâ», ces scientifiques se sont essayés devant moi à des théories qu'ils se sont tout de même

empressés de qualifier eux-mêmes de pistes de travail sans réel fondement logique et prouvé. Ainsi, et avec toutes les précautions d'usage précitées, mes interlocuteurs se sont hasardés à supposer que les millions d'électeurs du jeudi que l'on ne voyait pas pendant la campagne étaient en fait enfermés chez eux, assignés à résidence jusqu'au jour «J», afin de s'assurer de les avoir toujours à portée de vote. Une autre théorie a été émise par les scientifiques, celle d'une population jamais vraiment recensée, une sorte de magma composé d'humains à l'origine, mais qui, au fur et à mesure des votes depuis 1962, des traficotages et des fraudes, aurait subi des modifications génétiques ayant entraîné des séquelles graves, provoquant une maladie incurable et non répertoriée par le Vidal. Une maladie dont le principal symptôme est l'impossibilité pour les personnes qui en sont atteintes de sortir à l'air libre en dehors d'un créneau temps très précis : une seule fois tous les cinq ans, et un jeudi obligatoirement. Jamais avant 8 heures. Jamais au-delà de 21 heures. En l'état actuel de leurs recherches, les scientifiques n'ont pu me dire où résidaient ces millions de mutants algériens. Où ils sont parqués. Mais là, j'ai ma propre théorie. Un régime qui se targue d'avoir construit autant de trémies en si peu de temps me semble tout à fait en mesure de cacher, de dissimuler à nos yeux 20 millions d'électeurs. Moi, depuis que cette éventualité me trotte dans la tête, je marche en battant moins de la semelle sur le pavé. Par respect pour mes frères mutants retenus en détention. Sous terre. Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.